

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

- *Germaine Ricard*
 - *Blagnac au Siècle d'Or*
 - *Autour d'une assiette*
 - *Blagnac rural d'hier et d'aujourd'hui*



Cliché Assiette Guy Roumagnac

LA VIE A LA FERME DANS LES ANNEES TRENTE

Pascaline Prévost raconte sa jeunesse laborieuse :

En 1926, j'avais 11 ans, quand je suis arrivée en France en venant d'Italie.

Mon père et mon oncle étaient venus un an avant, chercher une propriété. Ils ont trouvé que la ferme « Cassagna » n'était pas mal. Mon père nous a fait venir. Je me souviens qu'il est venu nous chercher à la gare Matabiau avec la charrette le jour de la baloche de Blagnac. Cette ferme, mes parents l'ont achetée et payée petit à petit, mais quand elle a été finie de payer, les avions « nous l'ont prise » avec une indemnité bien sûr.

Nous étions 10 enfants, le dernier Maurice est né en France et moi j'étais l'aînée. J'aidais beaucoup maman, je m'occupais de mes frères et soeurs.

Je ne suis presque pas allée à l'école. Comme nous avions des vaches laitières, d'abord 2 et de plus en plus jusqu'à 30, nous vendions le lait. Je portais 2 bidons de 20 l de lait (tiré la veille à la main) sur mon vélo et je servais les clients jusqu'à la gare Matabiau. Ils mettaient une casserole derrière leurs volets. Mes sœurs plus jeunes livraient dans Blagnac.

À la saison des melons, après avoir servi les clients, je rejoignais mon père sur le marché d'Arnaud Bernard et je l'aidais. La vente des melons était d'un bon rapport. Mon père et mes frères travaillaient les 36 ha de terre. Les labours se faisaient avec une paire de bœufs. Nous faisons pousser du blé surtout et du maïs, des navets, des betteraves fourragères... Mon père vendait le blé à la Halle aux grains, à Toulouse. Un jour, quelqu'un lui a dit que l'élevage des vers à soie rapportait bien. Nous l'avons fait pendant trois ans. J'allais chercher les feuilles de mûrier là où est la clinique des Cèdres. Je remplissais la charrette tirée par le cheval, mes sœurs m'aidaient. C'est vrai que ça « arrondissait les fins de mois », ça « améliorait l'ordinaire ». Mais ils mangeaient beaucoup, et il leur en fallait des feuilles ! Mon père apportait les cocons place Dupuy à Toulouse.

Nous élevions trois cochons par an. Nous les nourrissions avec de la farine de maïs écrasé avec une meule manuelle, mélangée avec des choux... Nous en vendions un et gardions les deux autres pour notre nourriture. C'était de la soupe tous les jours. Nous faisons la « polenta » (millas) : nous mettons la farine de maïs et l'eau dans un grand chaudron pendu dans la cheminée et il fallait tourner jusqu'à ce

qu'elle devienne épaisse. Mon père avait fabriqué une sorte de trépied avec une tôle devant pour ne pas que nous nous brûlions les genoux. Après on la coupait en morceaux et on la faisait frire dans de l'huile ou dans la graisse de cochon.

Nous avions une lieuse et une batteuse achetées d'occasion, nous les prêtions aux voisins. Les plus près étaient les Bettini « au château de Ferrié ». Pour les moissons et des vendanges beaucoup de monde venait aider. Nous nous entraidions beaucoup. Il fallait les faire tous manger. Heureusement, nous avions le vin de nos vignes, des poulets et la charcuterie faite avec les cochons. C'était des moments de dur travail, mais « sympa » quand même.

Nous nous retrouvions aussi tous à la veillée pour dépouiller le maïs. Nous ramassions les « panouilles » en septembre. Mais ces soirées étaient exceptionnelles. En règle générale, nous nous couchions tôt, car il fallait se lever de bonne heure et le soir nous étions « crevés ».

En ce temps-là aucun chemin n'était goudronné. Quand il pleuvait, il y avait de la boue partout et beaucoup de trous. Il fallait faire attention avec le vélo. Nous n'avions pas l'électricité, nous nous éclairions avec la lampe à carbure et pour l'eau il y avait le puits.

Notre maison avait un étage : quatre pièces en bas, quatre pièces en haut. Les filles couchaient d'un côté, les garçons de l'autre. L'étable, le chai... encadraient le bâtiment. Il y avait aussi un pigeonnier. Nous n'avions pas de pigeons car ils mangeaient toutes les graines dès qu'on les semait. En bas du pigeonnier, nous mettions le cheval et en haut, le furrage. Il y avait un abreuvoir pour le bétail et un vivier. Les plus grands d'entre nous surveillaient les plus jeunes pour qu'ils ne tombent pas.

Maman savait faire les nouilles, nous les découpons comme des tagliatelles ou alors nous tordions un peu la bande de pâte comme un papillon. Elle faisait aussi le savon, papa allait chercher le suif à l'abattoir. Nous avons tous travaillé très dur, mais la plus vaillante, c'était maman : 10 enfants, la ferme...

La vie n'était pas facile : beaucoup de travail à la main, pas de confort. Nous n'étions pas riches mais nous avions de la soupe tous les jours... Aujourd'hui la soupe fait grossir (!) mais moi, j'en mange toujours... »